

Introduction

Où est le temps où l'on disposait au crépuscule, devant la porte, l'objet brisé en espérant que les nains le répareraient avant l'aube ? Que sont devenues les offrandes, nourritures ou vêtements, que l'on allait placer sous l'arbre de la cour, dans la grange ou dans l'étable ? C'était autrefois, lorsque les nains fréquentaient encore les hommes, forgeaient de splendides armures et des épées que rien n'émoussait, des bijoux et des joyaux où scintillaient des gemmes aux vertus merveilleuses. Dans ce lointain passé, les nains remettaient sur le bon chemin le chevalier égaré, ou, au contraire, se gaussaient de lui et l'humiliaient. Ils venaient chercher l'aide des preux pour que ceux-ci les débarrassent d'un géant ou de quelque dragon leur rendant la vie insupportable. À cette époque reculée, Berthe filait, Charlemagne redoutait de rencontrer les fées, la reine Pédauque dissimulait son pied d'oison sous les plis de sa robe et saint Brandan s'élançait à la recherche du paradis terrestre. C'était au Moyen Âge. Les champs, les forêts, les grèves, les eaux et les montagnes grouillaient d'une vie cachée ; la nature était peuplée de mille créatures, le plus souvent hôtes de la nuit, et parmi celles-ci il y avait les nains.

Gobelins ou lutins, elfes et follets, qui sait aujourd'hui ce qu'ils furent dans le monde d'antan avant de devenir de petits personnages de contes merveilleux et de légendes ? Il y a bien longtemps, chacun jouissait d'une existence propre, exerçait une activité que reflétait son nom, mais les siècles sont passés par là et l'érosion du temps a fait son œuvre, si bien que, pour nous, les nains restent bien mystérieux. Ils font partie de ces vestiges de notre Antiquité, l'Occident médiéval, de ces épaves que charrie le flot de l'histoire et que les enquêteurs du XX^e siècle rencontrent au fil des textes.

L'évolution historique, et surtout la christianisation, fut une agression dont les nains ne se remirent jamais. Confondus avec les incubes, les démons et les diables, les différentes races d'êtres commodément désignées par le vocable « nain » ne formèrent plus qu'une seule famille. Voyant en elle la trace d'un paganisme exécré, l'Église la frappa de son anathème, dénatura l'ensemble des croyances qui s'y rapportait, emmêla si bien les fils des diverses traditions qu'il en résulta un écheveau presque inextricable qui fit reculer les chercheurs.

Qui tente de savoir ce que sont les nains reste sur sa faim, et sa perplexité ne disparaît point. Hormis quelques études ponctuelles et déjà vieilles, très discutables car elles s'appuient soit uniquement sur la littérature romanesque ancienne, soit sur des recueils de contes relativement récents, comme celui des frères Grimm, — hormis quelques articles de bonne facture, il n'existe aucun ouvrage récent et fiable. Pourtant, les nains ne sont pas des inconnus, et tout un chacun est capable de se les représenter, petits hommes barbus et coiffés d'un bonnet rouge, espiègles et taquins, serviables et malins, industriels et adroits. C'est ainsi que nous les apercevons dans les jardins, notamment en Belgique et en Allemagne, plus rarement en France, mais qui s'est jamais demandé ce qu'ils venaient faire en ces lieux ?

De tous les nains du Moyen Âge, Aubéron, ou Obéron, alias Alberich, est sans conteste le plus célèbre. Il appartient à une longue tradition littéraire et fait son apparition en France au XIII^e siècle, dans *Huon de Bordeaux*, dont le succès fut immense mais dont nous ignorons l'auteur¹. Le roman fut remanié, doté d'une introduction contant les enfances d'Aubéron, traduit en flamand, puis en anglais par sir John Burchier. Outre-Manche, Chaucer parle d'Aubéron dans ses *Contes de Cantorbury*, Robert Green le met en scène dans son drame intitulé *Jacques IV*, et Spenser lui donne une magnifique généalogie dans sa *Chronique des Rois bretons et des Empereurs elfins*. Shakespeare apporte à Aubéron la consécration en l'introduisant dans *le Songe d'une nuit d'été*. Sur le continent, le comte de Tressan (1705-1783) redécouvre celui que l'on surnomme « le petit roi de Féerie » et adapte le roman médiéval pour la Bibliothèque universelle des Romans². En Allemagne, le grand poète Wieland s'inspire de cette adaptation pour écrire son *Oberon* (1780) sur lequel Goethe porte le jugement suivant : « On aimera l'*Oberon* de Wieland aussi longtemps que la poésie sera

de la poésie, l'or de l'or et le cristal du cristal. » Le compositeur Carl-Maria von Weber fait d'*Oberon* un opéra, dont la première a lieu à Covent Garden le 12 avril 1826 et que Paris découvre le 25 mai 1830. En 1912, Émile Roudié reprend le sujet et en fait une pièce, puis, en 1922, Alex Arnoux écrit un mélodrame dont Aubéron est le héros. Telles sont les grandes étapes de la vie littéraire et musicale de ce personnage attachant. D'où vient une telle popularité ?

Aubéron est une figure énigmatique et fascinante qui se situe à la croisée des traditions d'antan. « On sent qu'on a affaire, écrit Daniel Poirion, à un type légendaire et probablement folklorique, mais on a du mal à le localiser entre les traditions celtique et germanique³. » Sa récupération au XIII^e siècle par un clerc de Saint-Omer s'inscrit dans la grande renaissance du merveilleux qui s'est amorcée un siècle plus tôt. Les lettrés font appel aux traditions orales et aux croyances populaires, à la littérature savante — géographies, récits de voyages, etc. — pour enrichir leur répertoire, étoffer leur stock de thèmes et de motifs, et c'est ainsi qu'Aubéron entre dans la littérature et y est immortalisé.

De petite taille mais de pouvoirs étendus, bossu mais beau, mélange heureux de force et de grâce, de justice et d'intelligence, de grandeur et de bonté, génie tutélaire du jeune Huon, Aubéron est un personnage hors du commun, dont la véritable nature, dont les traits anciens et originels percent encore sous le vernis courtois des narrations médiévales. C'est pour cette raison que nous avons choisi de placer cette étude sous son égide, et aussi parce qu'il est l'un des rares individus merveilleux permettant de jeter un pont entre les différentes littératures et croyances d'antan.

L'Aubéron roman ne fait-il qu'un avec l'Alberîch germanique ? Les chercheurs sont divisés sur ce point. Certains répondent par l'affirmative, d'autres par la négative, chacun apportant d'intéressants arguments ne reposant à chaque fois, hélas, que sur une vision partielle des choses. En effet, dès que l'on s'occupe des êtres relevant de ce que l'on nomme la petite ou la basse mythologie, la spécialisation devient un handicap. On ne peut se contenter de fouiller le passé d'une seule civilisation, d'un unique pays, erreur trop souvent commise, car ce serait oublier le surnom de l'homme médiéval : *homo viator*. Ce serait oublier les échanges intenses qui ont lieu en permanence au sein des différents réseaux de monastères qui couvrent l'Europe et contribuent

dans une large mesure à assurer l'unité culturelle de l'Occident. Ce serait oublier que les hommes, les manuscrits et les nouvelles circulent : les synodes et les conciles, les pèlerinages et les foires, les fêtes enfin sont l'occasion d'échanges de toutes sortes. Les marchands, les jongleurs, les ecclésiastiques propagent l'information. Les écrits et les croyances ne se confinent donc pas à l'intérieur de frontières fixes, immuables, surtout s'ils sont anciens. Ils passent d'un pays à l'autre, parce qu'un pénitentiel les cite, parce qu'un concile les anathémise. Il faut aussi compter avec la stratification de cultures différentes, résultat des fluctuations historiques : grandes invasions, descentes de Vikings, installation de comptoirs commerciaux, colonisation de terres en friche... La France et l'Angleterre sont de splendides exemples de semblables brassages.

Il faut donc embrasser un horizon aussi large que possible, avec les risques que cela comporte⁴, sans omettre les particularités de chaque civilisation. Le résultat est alors à la hauteur de l'effort : songeons à ce que Georges Dumézil a réussi à dégager des brumes de l'oubli en dépassant les frontières de l'Occident ! Il faut faire flèche de tout bois, éclairer la littérature par la civilisation, et inversement, en n'excluant aucune forme d'écrit.

Un examen attentif des textes où les nains jouent un rôle important montre que les mondes celtique et germanique sont proches l'un de l'autre : il suffit par exemple de comparer les contes des frères Grimm à ceux rassemblés par T. Crofton Croker (1825), Patrick Kennedy (1866-1871), pour l'Irlande et le Pays de Galles, et par J. F. Campbell (1860-1862) pour l'Écosse⁵. La France occupe une place à part, participant, en ce qui concerne les nains et même bien d'autres choses, à ces deux civilisations, mais le nain n'est pas, disons-le d'emblée, un personnage du monde roman. N'est-il pas significatif à cet égard de constater qu'il est totalement absent de la littérature romaine ? Par contre, il est chez lui dans toute l'aire germanique qui l'emporte, et de très loin au Moyen Âge, sur le domaine celtique où il n'a laissé que peu de traces. Et pourtant ! Pourtant la littérature dite arthurienne, c'est-à-dire les romans de la Table ronde, recèle un véritable trésor de motifs celtiques, de mythes et de divinités encore reconnaissables bien que travestis, et elle n'ignore pas les nains, même s'ils ne jouent que des rôles mineurs, apparaissant furtivement au détour d'une aventure

et étant le plus souvent anonymes. Si nous voulons donc faire la part des gènes celtiques et germaniques dans les nains du Moyen Âge, si nous voulons discerner ce qui relève de la pure littérature, du mythe et des croyances, il nous faut rassembler toutes les pièces d'un dossier conforme aux réalités d'autrefois, tenir compte du brassage des cultures et, si possible, recueillir les éléments les plus anciens qui sont venus se fondre dans le creuset littéraire.

Pour dissiper le mystère qui entoure les nains d'antan, pour découvrir le rôle de ces êtres, leur nature, leurs pouvoirs, leurs attributs et leur fonction, il faut s'engager dans une forêt touffue, tour à tour Brocéliande et Sylve Charbonnière, suivre des sentes à demi effacées, remonter les méandres des traditions, dégager les vestiges enfouis sous la poussière des siècles. Ce faisant, de nouvelles voies s'ouvrent à la recherche, soulevant des problèmes souvent insolubles étant donné le nombre des maillons qui nous manquent, disparus pour toujours. Les fragments qui nous restent permettent néanmoins de répondre aux questions essentielles : qu'est-ce qu'un nain ? D'où vient-il ? Qu'incarne-t-il ?

Grâce aux nains, nous pouvons entrevoir la cohérence des traditions populaires et leur lien avec la mythologie et la religion. L'expression romanesque ne nous en présente qu'une image tronquée, certes, mais ne surgissant pas *ex nihilo* : on ne peut imaginer ce qu'on ne connaît point. Les écrivains médiévaux fractionnent l'information en fonction de leur intention, n'en retiennent que ce qui la sert, et comme il nous manque la plupart du temps le rapport du fragment au tout, beaucoup ont été tentés de ne voir dans ces motifs épars que poncifs littéraires, enjolivements à mettre au compte de ce goût du merveilleux qui caractérise le Moyen Âge. Nous allons découvrir un tout autre aspect des choses, plus passionnant parce qu'il touche aux croyances de nos ancêtres, parce qu'il nous entraîne sur les chemins du mythe et nous permet d'entrevoir une culture non chrétienne, parallèle à la culture cléricale⁶, et dont les dernières traces se sont maintenues, par-delà toute acculturation, jusqu'à l'aube de l'ère industrielle⁷.

NOTES

1. Cf. P. Ruelle, *Huon de Bordeaux*, Bruxelles/Paris, 1960, introduction.

2. Cf. G.-L. Fink, « Naissance et Apogée du conte merveilleux en Allemagne (1740-1800) », Paris, 1966 (*Annales littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 80), p. 227 sqq.

3. *Le Merveilleux au Moyen Âge*, Paris, 1982, p. 100.

4. Celui qui cherche à toucher un large public est pris entre deux feux : les spécialistes lui reprochent de ne pas traiter de tel ou tel point, et de ne pas citer cette étude-ci ou celle-là, les autres lecteurs trouvent au contraire l'ensemble trop « technique ». Notre essai n'a pas d'autre ambition que de faire connaître les nains au plus grand nombre.

5. J. Grimm, *Irische Elfenmärchen*, Darmstadt, 1962, pp. 219-223, postface de K. Sandkühler.

6. Voir ce que donne le travail de décryptage : J. Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, 1977, ch. III : « Culture savante et culture populaire », pp. 223-279, et surtout l'analyse du dragon de saint Marcel. Sur les problèmes de méthode, J.-C. Schmitt, « Les Traditions folkloriques dans la culture médiévale », *Archives de Sciences Sociales des Religions* 52 (1981), pp. 5-20, avec références bibliographiques.

7. Cet ouvrage ayant été achevé en décembre 1986, les études postérieures à cette date n'ont pu être utilisées. Certaines apparaissent dans la bibliographie.